

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Un jardin mystique : le Lieu-Clos
de Notre-Dame à Estavayer

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1961, tome 59, p. 79-85

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

UN JARDIN MYSTIQUE

LE LIEU-CLOS DE NOTRE-DAME A ESTAVAYER

Le promeneur qui vient de Payerne entre dans la pittoresque cité d'Estavayer par une vieille porte qui dessine dans les remparts la double trouée de son ogive. A main gauche, il longe la façade d'un vénérable monastère de Dominicaines, dont une dépendance, pour les services extérieurs, s'élève en face. C'est le quartier des Religieuses ; depuis bientôt sept siècles, elles sont venues se blottir derrière les murailles protectrices de la petite ville médiévale, et, depuis lors, elles sont devenues à leur tour, par la prière et l'offrande de leur vie, les veilleuses spirituelles de la cité.

« Sur tes murs, Jérusalem,
j'ai placé des sentinelles ;
jamais, ni le jour ni la nuit,
elles ne se tairont. »

(Isaïe, 62, 6)

Le verset biblique convient parfaitement à ce haut lieu puisqu'il est assurément l'un des très rares monastères à qui la grâce fut donnée d'une existence jamais interrompue depuis son établissement, et la grâce aussi d'une fidélité admirable à sa vocation.

L'Ordre de saint Dominique connut jadis dans notre pays une belle floraison de monastères. Genève possédait un magnifique couvent où le Pape Martin V fit un séjour prolongé au cours du voyage qui le conduisait de Constance vers l'Italie ; de ce couvent, il ne demeure que le souvenir, la Musée Rath occupant à peu près son ancien emplacement.

Le couvent de Lausanne a disparu lui aussi totalement, ses dernières pierres ayant été arrachées lors de la construction du Palais universitaire de Rumine. Plus heureux, Coppet conserve, en contre-bas de son célèbre château tout rempli d'histoire politique et littéraire, le gracieux sanctuaire bâti peu avant la Réforme qui allait en bousculer la destinée tout en respectant le témoignage qu'il apporte de la vitalité de l'Ordre en cette fin du Moyen Age. Si un projet de maison à Sion demeura sans réalisation, la Suisse alémanique compta plusieurs couvents de Prêcheurs : à Zurich, à Bâle, à Berne, où, hélas ! la lamentable histoire des apparitions du novice Jetzer alourdit fâcheusement l'atmosphère spirituelle de la cité peu d'années avant que s'élève le cyclone de la Réforme, qui devait y éteindre pour près de trois siècles toute vie catholique...

De tous les monastères dominicains en pays romand, celui d'Estavayer est le seul qui survive, le seul qui ait traversé victorieusement les orages et les siècles. Il avait été fondé primitivement aux portes de Lausanne, à Chissiez, sur le territoire de Pully, où le roi de Bourgogne avait jadis donné des droits étendus à l'Abbaye de Saint-Maurice et où la Prévôté du Grand-Saint-Bernard dirige aujourd'hui l'important collège de Champittet. Ces voisinages ne rapprochent-ils pas un peu, à travers le temps, les différentes familles spirituelles ?...

Quoi qu'il en soit, le petit monastère des moniales de Chissiez, fondé en 1280 par un chanoine de Lausanne, Bovan Soutey, qui était en même temps archidiacre de Koenitz, près de Berne, était mal protégé en cette période de guerres féodales qui sévissaient autour du Léman dans les premières années du XIV^e siècle et qui, pour le rappeler en passant, entraînent même une bande de Savoyards à pénétrer sur les terres abbatiales de la haute vallée de Salvan où elle fut taillée en pièce à Emosson. Inquiètes, les Dominicaines de Chissiez vont trouver un protecteur dans un autre chanoine de Lausanne, et qui est de plus archidiacre de Lincoln en Angleterre (les distances n'effrayaient donc pas), Guillaume d'Estavayer, qui leur procure un abri en leur donnant une maison qui lui appartient dans la cité dont il porte le nom. Le départ de Chissiez ne s'opéra point sans douleur : quinze ans durant, la petite communauté se trouva déchirée,



jusqu'au jour où, en 1331, les dernières opposantes vinrent rejoindre les premières arrivées au « Lieu-Clos de Notre-Dame » à Estavayer. Elles y retrouvaient l'azur d'un lac et les grâces d'un paysage plein de charme avec ses collines coiffées çà et là de manoirs et de donjons.

Les moniales trouvaient surtout, à Estavayer, un sûr asile sur lequel la Providence veillerait maternellement, les tenant à l'écart des dangers qui, plus tard, aux heures cruciales de la Réforme notamment, n'auraient pas manqué de les frapper

dans leur premier établissement. Elles ne durent sans doute rien pressentir d'abord de ce dessein providentiel, car Estavayer, comme Romont, comme la plupart des terres vaudoises, relevait de la suzeraineté savoyarde. Le destin commence de tourner durant les luttes contre la Bourgogne, lorsque les troupes bernoises et fribourgeoises s'emparent d'Estavayer, en octobre 1475, mettant la ville à sac et massacrant les habitants assez imprudents pour n'avoir point cherché à temps de refuge. Le Lieu-Clos fut cependant respecté et les habitants qui avaient trouvé asile dans la sacristie eurent la vie sauve. Puis, la paix revenue parut assurée, pour un temps du moins.

Les démêlés de la Réforme et de la politique allaient à nouveau, dans les premiers mois de 1536, jeter les Bernois aux trousses des Savoyards qui perdirent en quelques semaines tout le Pays de Vaud ainsi que tout le Chablais au sud du Léman devenu alors, et pour un quart de siècle, un lac entièrement suisse. Fribourg eut conscience du double péril, pour son indépendance et pour sa foi, auquel l'exposerait l'encerclement bernois : il fallait à temps, par une diplomatie habile et tenace, desserrer l'étau avant qu'il ne devînt étouffant. Berne consentit à laisser Fribourg prendre sa part — comme aussi le Valais — des anciennes possessions duciales : Estavayer restera définitivement acquis à Fribourg, dont la présence garantira l'existence du monastère : les Dominicaines ne portent-elles point, d'ailleurs, dans leur froc, les sévères couleurs qui flottent dans les bannières fribourgeoises ?

Le R. P. Daubigny a publié en 1913 une étude sur l'histoire de ce monastère dont il était l'aumônier. Mais les livres vieillissent vite, et les détails minutieux sur des litiges oubliés ont perdu leur attrait ; les pôles d'intérêt ne sont plus les mêmes aujourd'hui et le style aussi a changé... Tout cela n'enlève rien, d'ailleurs, au mérite du savant archiviste dont les recherches demeurent une mine précieuse de renseignements.

Le séculaire moutier dominicain a eu l'aubaine de trouver un nouvel et sagace historien en la personne de Mademoiselle Dr Marcelle Dalloni, que ses précédentes publications sur les Maisons religieuses de Vérollez et de Géronde avaient comme préparé à ce nouveau et important travail.

Sept siècles de prière,¹ tel est le titre de l'ouvrage où l'auteur tisse au cours de trois cents pages alertes et vivantes la merveilleuse histoire de ce monastère si visiblement béni de Dieu, puis y introduit en quelque sorte le lecteur en décrivant le visage des lieux et surtout leur âme, l'âme de ce monastère qui vibre particulièrement dans la série à la fois si variée et si personnelle de religieuses dont Mlle Dalloni esquisse les portraits. Ces « histoires » de monastères qui, de prime abord, pourraient paraître toujours les mêmes, nous révèlent les particularités de leur caractère propre, de leur individualité. Géronde, dans ses vieux murs accrochés sur une colline au-dessus de son lac romantique, vit se dérouler une étonnante succession d'Ordres et d'institutions. A Vérolliez, dans ce lieu sanctifié dont on pouvait admirer l'austère beauté, — aujourd'hui, hélas ! saccagée, — Mlle Dalloni montrait une communauté vouée au prochain dans les orphelins, les malades, les vieillards. Estavayer a le rare privilège d'une surprenante continuité dans la prière et la même Règle monastique.

A côté des sociétés religieuses « actives », qui poursuivent les tâches de Marthe dans le service des hôpitaux, de l'enseignement, de la presse ou des missions, il y a place dans l'Eglise, une place de choix, pour les sociétés « contemplatives » qui renouvellent l'offrande de Marie de Béthanie. Ces âmes contemplatives, comme l'on aurait tort, d'ailleurs, de les croire inactives ! Le renoncement qui constitue le fond même de leur vocation exige une victoire continue sur soi, qui implique une intense activité à la fine pointe de l'âme. Pour mesurer pleinement la valeur d'un tel trésor de vie spirituelle accumulé au cours d'une longue continuité, il faudrait évidemment pouvoir pénétrer dans le mystère des âmes, mais ce secret appartient à Dieu seul. Les livres les meilleurs ne peuvent que laisser soupçonner sa grandeur, qu'entrouvrir une porte sur un monde qui échappe déjà à la terre. Mais le sens de la communion des âmes rachetées par le Christ et habitées par la grâce divine élargit dans une perspective de solidarité le mérite de ces vies consacrées. C'est bien cela, sans doute, qui fait de Sœurs cloîtrées des « prêcheuses » à leur manière.

¹ Editions Saint-Paul, Fribourg.

L'histoire du Lieu-Clos de Notre-Dame à Estavayer devient ainsi l'histoire d'une persévérance, l'histoire d'une flamme à travers près de sept siècles. Il ne nous est pas possible, en ces quelques pages, de reprendre une à une toutes les fleurs qui font du livre de Mlle Dalloni un véritable jardin. Mieux vaut prendre en mains cet ouvrage et le lire, plutôt que chercher à le résumer en risquant de le dessécher. Et ce ne sera pas l'une des moindres surprises que de retrouver mêlés à cette histoire staviacoise le nom d'un Pie II, le Pape qui fonda la première Université suisse, celle de Bâle; les noms de saints qui passèrent ici : un saint Vincent Ferrier, une sainte Colette, un saint Benoît-Joseph Labre, et dans ces visages de saints, le monastère avait reçu comme une « Visitation de Dieu », selon l'heureuse expression de l'auteur. Saint François de Sales, le saint Curé d'Ars, Lacordaire ont aussi porté leur attention sur cette Maison.

Cette atmosphère de prière incessante, cette sorte de laus perennis qui apparente le couvent staviacois au primitif monastère d'Agaune, cette vie de recueillement constant, s'harmonise d'ailleurs avec des tâches intellectuelles et manuelles plus concrètes. Pie XII louait le travail des religieuses qui savent tirer de leur intelligence et de leurs mains les ressources de leur subsistance. Les Dominicaines d'Estavayer savent le faire de longue date, puisque déjà au XV^e siècle elles savent écrire les sermons que leur prêche le grand semeur apostolique que fut Vincent Ferrier, comme, à la même époque, en d'autres couvents, des Dominicaines transcrivent aussi des textes de Tauler et de Suzo, ces « mystiques du Rhin » dont le chanoine Marcel Michelet nous parle dans un livre récent sur lequel nous aurons le plaisir de revenir. A Estavayer l'on sait encore coudre et broder, pour les églises d'abord, puis pour les pauvres, et parfois pour les princes : la chronique mentionne une veste d'or qu'on y agença au milieu du XV^e siècle pour le duc Louis de Savoie... Les princes se sont fait rares ; mais les religieuses continuent de servir au parloir inférieur pain et potage à tous les pauvres qui se présentent, se rappelant qu'à l'aumône est liée la promesse des bénédictions du Ciel.

L'auteur de ce beau livre consacré aux moniales du Lieu-Clos de Notre-Dame, se garde sagement de faire de l'angélisme, et tel épisode, tel détail retient heureusement sur terre

le lecteur qui serait tenté de s'envoler... Ne vit-on pas, autrefois, les bons Bourgeois d'Estavayer vouloir exiger que la prieure du couvent fût obligatoirement une ressortissante de leur cité ?... Les moniales répliquèrent à cette pression en décidant un peu hâtivement de ne point recevoir désormais de Staviacoises parmi leurs novices. Plus tard, c'est une autre aventure que l'auteur décrit : une prieure ne se laissa-t-elle pas persuader qu'elle devrait changer la Règle de la Maison pour pouvoir en devenir Abbesse ?... Goût de la crosse, exigences du nationalisme, ce ne fut heureusement que des épisodes passagers.

Si le couvent d'Estavayer ne compte pas de saints dûment canonisés parmi ses membres, il n'en fut pas moins, il n'en est pas moins une école de sainteté. La petite « boutique » plantée là au début du XIV^e siècle est devenue une plante vigoureuse, aux rameaux toujours verdoyants et aux fleurs exquises dignes d'une nouvelle Légende dorée. Le vieux moutier a célébré le 10 mai 1917 le sixième centenaire de son établissement. Pour ce grandiose anniversaire, l'évêque du diocèse, Mgr Colliard, présidait la cérémonie ; le Gouvernement était représenté par M. le conseiller d'Etat Deschenaux et la ville d'Estavayer par son Syndic, M. Butty ; il y avait aussi le Dr Thurler, médecin du couvent. Ces noms, nous les relevons avec un plaisir particulier, parce qu'ils rappellent des parents de nos confrères et qu'ils établissent comme un réseau de sympathie entre Estavayer et Saint-Maurice.

Le couvent des Dominicaines fait partie intégrante de la cité staviacoise, où son toit roux s'accorde à ceux du voisinage : seul l'en distingue le petit clocher posé à califourchon sur sa ligne faîtière, d'où la pointe effilée de sa flèche montre le ciel tandis que le tintement de sa cloche invite à la prière. Par son Lieu-Clos de Notre-Dame, la cité de la Rose héraldique est aussi, en terre romande, une « capitale de la prière », une capitale dont la « province » s'étend largement, jusqu'au Valais, jusqu'à Porrentruy ou Carouge, plus loin encore, au-delà des frontières.

Le livre de Mlle Dalloni, écrit avec une science qui n'exclut ni une fine sensibilité, ni la poésie, ne peut que faire aimer cette sainte Maison.

L. D. L.